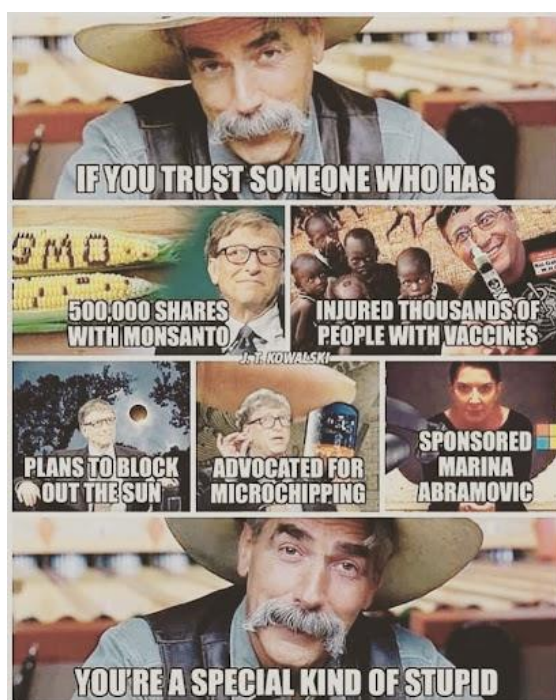


Yves Citton

## Machines à images et machinations conspirationnistes

Regardons une image en essayant de voir quelles sont les machines et les machinations qui lui donnent à la fois sa visibilité et ce qui nous apparaît comme sa signification. À un premier niveau, il convient bien entendu de faire une distinction entre d'une part les *machines*, en tant qu'appareils techniques, alimentés par du courant électrique et programmés par des algorithmes, qui sont aujourd'hui connectés à travers des réseaux numériques, et d'autre part les *machinations*, en tant qu'institutions visant intentionnellement à capturer des subjectivités humaines pour les influencer dans le sens de certains types de comportements. J'aimerais pourtant montrer à quel point ces deux strates, apparemment indépendantes, demandent en réalité à être analysées et comprises dans leurs relations réciproques, aussi difficiles soient-elles à cartographier. Enfin, pour espérer saisir les causalités d'actions impliquées dans ces deux strates des machines techniques et des machinations institutionnelles, il me semble indispensable de revenir à ce dont ont besoin les corps et les esprits humains pour donner sens à leur monde, pour s'y repérer et pour avoir la sensation d'y agir (ce qu'on appelle parfois une « agentivité », pour traduire l'anglais *agency*).

Prenons donc une image<sup>1</sup>, une de celles qui a le plus circulé sur Instagram en 2020 au sein des réseaux qu'il est désormais convenu d'appeler « complotistes » ou « conspirationnistes » (*figure 1*). Demandons-nous de quelles machines et de quelles machinations elle peut bien émaner.



<sup>1</sup> Ce même et sa circulation sont admirablement analysés dans Marc Tuters, « Deep State Phobia: Narrative Convergence in Coronavirus Conspiracism on Instagram », à paraître dans la revue *Convergence*.

Figure 1 : même à grande circulation sur Instagram en 2020 sous le hashtag #billgates  
 Traduction : « Si vous faites confiance à quelqu'un qui / possède 500 000 actions de Monsanto / a blessé des milliers de gens avec des vaccins / fait des plans pour bloquer la lumière du soleil / prône l'implantation sous-cutanée de micropuces / a servi de sponsor aux spectacles de Marina Abramovic / vous êtes vraiment d'une stupidité hors-pair. »

## Les strates des machines

Des chercheur·es comme Matthew Kirschenbaum, Wendy Hui Kyong Chun ou Benjamin Bratton<sup>2</sup> nous aident à comprendre les différentes couches machiniques à travers lesquelles s'est opérée la transaction qui a pu conduire un tel même à se retrouver sur nos écrans. On y plonge à l'intérieur de nos ordinateurs et téléphones portables, des réseaux câblés sous-marins, des fermes de serveurs et des strates multiples de logiciels modularisés qui deviennent de plus en plus impénétrables, même aux programmeur·es averti·es, au fur et à mesure qu'on se rapproche du langage-machine.

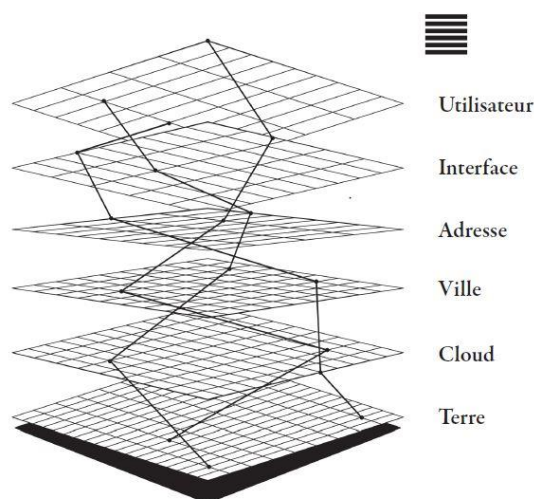


Figure 2 : diagramme du Stack selon Benjamin Bratton (2019, p. 144)

Comme le souligne Bratton (figure 2), les différentes strates de ce *Stack* (empilement) enchevêtrent intimement ce qu'on oppose trop vite comme « le matériel » et « le virtuel », la « liberté » des internautes et la « souveraineté » des États ou des plateformes. Sans l'énergie et les matières (lithium, silice, etc.) tirées de la couche *Terre*, rien ne fonctionnerait bien sûr. Mais le *Cloud* ne consiste lui-même, comme le lui reprochent ses critiques, qu'en disques durs possédés par autrui. Les *Adresses* numériques et autres *Interfaces* d'applications n'auraient personne à asseoir en face des écrans si des *Villes* n'assuraient pas l'approvisionnement logistique des corps urbanisés à l'échelle planétaire que nous sommes devenu·es en majorité. Si l'*Utilisateur·e* se sert de l'Internet pour s'approvisionner en images, sons et textes, et pour y afficher son narcissisme, le système se sert de l'*Utilisateur·e* pour remplir les comptes en banque qui le maintiennent à flots. Comme le décrivait déjà Vilém Flusser (1920-1991), les utilisateur·es tendent à devenir les *fonctionnaires* des appareils (techniques et institutionnels) que leurs gestes contribuent à faire fonctionner<sup>3</sup>.

Si l'Internet est souvent décrit comme un réseau de réseaux, le monde matériel tramé depuis plusieurs siècles par une mondialisation qui s'est accélérée à partir des années 1980

<sup>2</sup> Matthew Kirshenbaum, *Mechanisms*, Cambridge, MA, MIT Press, 2008 ; Wendy Hui Kyong Chun, *Programmed Visions*, Cambridge MA, MIT Press, 2012 ; Benjamin Bratton, *Le Stack. Plateformes, logiciels, souverainetés*, Grenoble, UGA Éditions, 2019.

<sup>3</sup> Vilém Flusser, *Post-histoire* [1984], Paris, T&P Work Unit, 2019.

mérite d’être considéré comme une machine de machines. Dès lors que les GAFAM articulent et enchevêtrent la sélection d’informations (Google) ainsi que la circulation d’images et de désirs (Apple, Facebook) avec la livraison en un clic de toutes les marchandises imaginables (Amazon), où placer les frontières de cette méga-machine qui importe d’Afrique ce qui se produit en Chine pour le livrer en dix minutes à toute adresse de nos pavillons de banlieue parisienne ? Faut-il s’étonner que la personne et le visage de Bill Gates soient au cœur de dénonciations complotistes, dès lors que Microsoft gouverne une part encore si importante de nos appareils ?

Ces machines se sont-elles mises en place toutes seules ? Leur diffusion à travers tous les continents ne fait-elle pas l’objet, depuis longtemps et chaque jour, de machinations commerciales dûment préméditées, programmées, implémentées et financées par des centaines de millions de dollars ? Faut-il être d’une stupidité hors-pair pour croire, comme Benjamin Bratton, qu’il s’agit d’une « méga-structure accidentelle » ? ou pour croire, avec les auteurs du même ou avec ceux du *Manifeste conspirationniste*<sup>4</sup>, qu’il s’agit d’une collusion d’intérêts et d’actions associant les dirigeants des plus grandes entreprises avec ceux des plus grands États ?

## L’entremêlement des machinations

Regardons plus précisément ce qu’il y a derrière ce même. Ingrid Hoelzl nous invite à ne pas nous laisser éblouir par ce que les images représentent, mais à tenter de comprendre les transactions multiples qui conduisent à les afficher sur nos écrans<sup>5</sup> (figure 3).

**Hors-Champ L’image-transaction**

| COUCHE                                                                                                                                                                                                                        | APPLICATION / EXEMPLE                                                                                                                                                                                                                                                  | DISPOSITIF CENTRAL / PROTOCOLES     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|
| <b>APPLICATION (7)</b><br>sert de fenêtre aux utilisateurs et de processus d’application pour accéder aux services réseau ; « partie émergée de l’iceberg » : seule couche visible par / accessible à l’utilisateur ordinaire | Couche de l’utilisateur final (programmes qui ouvrent ce qui a été envoyé ou qui créent ce qui sera envoyé)<br>Partage des ressources – accès aux fichiers à distance – impression à distance – service d’annuaire – gestion de réseau                                 | Applications utilisateur<br>SMTP    |
| <b>PRÉSENTATION (6)</b><br>formate les données qui seront présentées à la couche application ; « traducteur » du réseau                                                                                                       | Couche syntaxe chiffre et déchiffre si nécessaire<br>Conversion des données – compression des données – chiffrement des données – traduction du jeu de caractères                                                                                                      | JPEG/ASCII<br>TIFF/GIF              |
| <b>SESSION (5)</b><br>permet l’établissement d’une session entre des processus qui s’exécutent sur des stations différentes                                                                                                   | Synchronise et envoie aux ports (ports logiques)<br>Établissement, maintien et fermeture de session – support de session – sécurité, reconnaissance des noms, enregistrement                                                                                           | Ports logiques<br>Noms NetBIOS      |
| <b>TRANSPORT (4)</b><br>assure la diffusion des messages sans erreur, dans l’ordre et sans perte                                                                                                                              | TCP (entre les hôtes, contrôle de flux)<br>Segmentation des messages – reconnaissance des messages – gestion du trafic des messages – multiplexage de sessions                                                                                                         | TCP/SPX/UDP                         |
| <b>RÉSEAU (3)</b><br>contrôle le fonctionnement du sous-réseau, décide du chemin physique que prennent les données                                                                                                            | Paquets (« lettres », comprennent l’adresse IP)<br>Routage – gestion du trafic du sous-réseau – fragmentation des trames – mise en correspondance des adresses logiques-physiques – utilisation du sous-réseau                                                         | Routeurs<br>IP/IPX/ICMP             |
| <b>LIAISON DE DONNÉES (2)</b><br>assure le transfert des trames de données entre deux nœuds sur la couche physique                                                                                                            | Trames (« enveloppes », comprennent l’adresse MAC)<br>Établissement et fermeture de la liaison logique entre les nœuds – gestion du trafic / séquençement / reconnaissance des trames – délimitation / vérification des erreurs de trame – contrôle d’accès au support | Commutateur<br>Pont WAP<br>PPP/SLIP |
| <b>PHYSIQUE (1)</b><br>s’occupe de la transmission et de la réception du flux binaire brut non structuré sur la couche physique                                                                                               | Structure physique (Câbles, concentrateurs, etc.)<br>Codage des données – raccordement au support physique – techniques de transmission – bande de base ou large bande – support de transmission physique – bits et volts                                              | Concentrateur                       |

137

© Association Multitudes | Téléchargé le 21/05/2022 sur www.cairn.info (IP: 93.347.214.124)

Figure 3 : analyse des couches de l’image-transaction selon Ingrid Hoelzl (2019, p. 137)

De la physique des réseaux électriques (1) à l’application avec laquelle interagissent nos claviers, souris et autres commandes vocales (7), toute une série de couches dotées chacune

<sup>4</sup> *Manifeste conspirationniste*, Paris, Seuil, 2022.

<sup>5</sup> Ingrid Hoelzl, « L’image-transaction », *Multitudes*, n° 77, 2019, p. 129-140.

de sa logique propre se superposent pour encoder, connecter (2, 3), transporter (4) et finalement représenter (5, 6) les images qui finissent pas impressionner nos sens. Celles-ci circulent entre nous en fonction des millions de lignes de codes qui programment nos appareils sur ces différents niveaux, restant largement inaccessibles à l'immense majorité d'entre leurs utilisateur·es-fonctionnaires.

Si Ingrid Hoelzl insiste à parler de « transaction », plutôt que de simples « interactions » comme on le fait généralement, c'est pour mettre l'accent sur le fait que nous ne sommes pas des individus autonomes et indépendants, qui se trouveraient connectés par les réseaux pour échanger ponctuellement telle information, tel texte ou telle image. Les relations tramées par ces réseaux et par les lignes de code qui les commandent trament nos identités, nos subjectivités, nos visions du monde. Ce que nous percevons à travers nos écrans et ce que nous faisons avec nos corps sont à considérer au même titre comme des « transactions » : ce sont des actions qui nous constituent de façon transindividuelle, en nous traversant selon des modes de circulation dont les dynamiques, les causes et les effets dépassent largement nos individualités.

Dans son analyse du « capitalisme de surveillance », Shoshana Zuboff décrit avec une admirable précision les multiples façons dont Google a progressivement mis en place son énorme machine d'extraction de « surplus comportemental<sup>6</sup> ». Des changements minimes sur l'une ou l'autre couche des logiciels installés par la firme ont permis de moissonner des données qui n'étaient pas forcément utiles du point de vue des utilisateur·es, mais qui l'étaient certainement du point de vue des profits que Google pouvait extraire de ses fonctionnaires – selon ce que met clairement en scène l'étage supérieur de la machinerie représentée dans la figure 4.

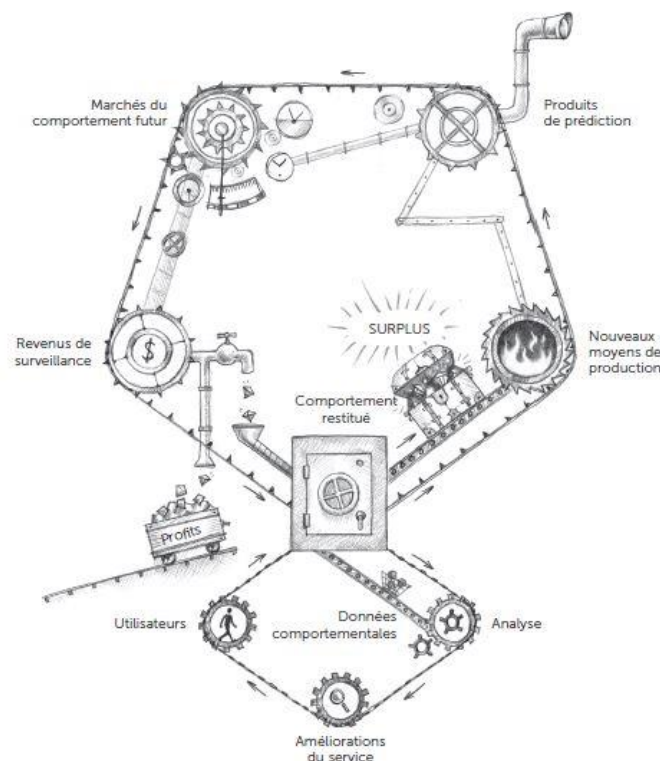


Figure 4 : analyse de la machine Google d'extraction de surplus comportemental selon Shoshana Zuboff (2019, p. 139)

<sup>6</sup> Shoshana Zuboff, *L'Âge du capitalisme de surveillance*, Paris Zulma, 2020.

Ici aussi, l'ensemble d'appareils électriques conçus, possédés, connectés et commandés à distance par l'entreprise Alphabet/Google et ses différents ingénieurs (majoritairement mâles, riches et blancs) est indissociable – dans sa genèse comme dans ses fonctionnements actuels – des machinations successives au fil desquelles cette entreprise capitaliste en est arrivée à bénéficier de la position dominante qu'elle connaît aujourd'hui. Ici aussi, la stupidité hors-pair consiste-t-elle à croire ou à ne pas croire qu'une conspiration structure nos modes de vie et nos modes de voir numérisés, pour les mettre au service des intérêts d'une petite élite en position de machiner nos existences depuis le Forum Économique Mondial de Davos (regroupant les chefs d'État et d'organisations internationales autour des Bill Gates, Sergey Brin, Larry Page, Mark Zuckerberg et autres Jeff Bezos) ?

### **Le moteur à quatre temps des écrans intérieurs**

Celui qui, après Guy Debord, a décrit de la façon la plus saisissante les effets produits par l'empilement – mi-accidentel, mi-planifié – des machines numériques en réseaux faisant circuler les images au sein de nos populations globalisées est sans doute le philosophe et sociologue congolais-gabonais Joseph Tonda. L'analyse qu'il propose de « l'impérialisme postcolonial » – à partir de l'étude de certains effets de la circulation d'images de violence (souvent états-uniennes) ou de sexe (souvent brésiliennes) dans les quartiers riches et pauvres (« mapanes ») de Libreville – me semble éclairer d'une façon saisissante les *éblouissements* très particuliers qui sont au cœur du complotisme actuellement dénoncé parmi les populations occidentales :

À ces écrans extérieurs [télévisions, vidéos, téléphones portables], il faut ajouter les écrans intérieurs aux imaginations qui servent, aussi bien dans les *mapanes* que dans les quartiers de la bourgeoisie, de lieux de réfléchissement des images bombardées par les écrans matériels. Des écrans intérieurs qui sont des hétérotopies/dystopies mentales de production des significations hétérodoxes des images réfléchies, suivant en cela la logique de toute situation postcoloniale où l'imagination travaille à créer du nouveau, où elle bricole des significations inédites à partir des éléments, aussi bien de la modernité que des traditions africaines. Bref, une situation où l'imagination travaille à la colonisation de l'imaginaire de la globalisation. L'ensemble constitué par ces écrans intérieurs et extérieurs, par les images-écrans et par les images d'images qu'ils produisent, forme cette puissance-spectacle qu'est l'impérialisme postcolonial<sup>7</sup>.

D'un côté de cette « société des éblouissements », celui des écrans extérieurs, on a les diverses machines à images évoquées dans les pages précédentes. De l'autre côté, celui des écrans intérieurs, on a une puissance d'imagination dont sont porteurs les corps humains, et que Joseph Tonda étudie lorsque ces corps se trouvent plongés dans le bain d'images concocté par l'impérialisme postcolonial. Pour comprendre les mécanismes profonds de cette puissance d'imagination qui nous habite et nous anime toutes et tous, un détour par la philosophie de la technique et de l'individuation élaborée par Gilbert Simondon (1924-1989) me semble crucial.

Dans un cours donné en 1965-66 mais publié seulement quarante ans plus tard, Simondon nous invite à comprendre ces « images d'images » que se font les corps humains au contact des formes du monde à travers un cycle composé de quatre phases. La première, qui est la plus surprenante et la plus intéressante de notre point de vue, est l'image *a priori*, qui postule paradoxalement que nous avons déjà une certaine anticipation des images du monde extérieur avant même d'ouvrir les yeux sur ce qui nous entoure. Notre écran intérieur

---

<sup>7</sup> Joseph Tonda, *L'impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements*, Paris, Karthala, 2015, p. 120.

préforme notre perception de ce que nous apportent les écrans extérieurs. Pour comprendre ce paradoxe apparent, demandons-nous quelle pourrait bien être la première image avec laquelle chacun et chacune d'entre nous arrive au monde. Selon Simondon, ce serait l'image, non pas visuelle mais labiale, de notre bouche formant un arrondi capable de sucer le tétou qui s'approchera d'elle. Avant d'ouvrir les yeux, avant d'entendre quoi que ce soit du milieu extérieur, nous avons déjà formée en nous l'image interne d'une succion qui préfigure ce que nous attendons du monde extérieur (l'arrondi nourrissant d'un tétou, sein maternel ou biberon). Le point central sur lequel insiste Simondon est que, dans cette image *a priori*, « avant l'épreuve de l'objet apporté par le milieu, l'image, comme anticipation, est riche en éléments moteurs endogènes » : « la motricité précède la sensorialité<sup>8</sup> ».

Les trois phases suivantes du cycle de l'image sont plus conformes à nos conceptions communes. La deuxième, constituée par l'image *a praesenti*, correspond au moment d'attention et d'observation de l'image donnée dans notre environnement ou sur un écran extérieur : nous sommes ici en « mode d'accueil des informations incidentes » (20), découvrant certaines caractéristiques non anticipées au sein de l'objet perçu. La troisième phase est celle de l'image *a posteriori*, lorsqu'« après la perception, c'est l'effet affectivo-émotif, la résonance, qui prend la place prépondérante ; l'image est alors le point remarquable qui se conserve quand la situation n'existe plus » (20). Simondon précise toutefois qu'« un souvenir est une véritable image *a posteriori* quand il se manifeste avec une prégnance et une intensité qui lui confèrent un pouvoir organisateur » (20). La nouvelle image mentale se fait une place dans notre mémoire et notre vision du monde – dans notre idéologie – pour coexister de façon aussi consistante (non-contradictoire) que possible avec les autres images déjà enregistrées. Cela entraîne des réorganisations qui font parfois « surgir l'invention qui est la mise en jeu d'un système dimensionnel plus puissant, capable d'intégrer plus d'images complètes selon le mode de la compatibilité synergique. Après l'invention, quatrième phase du devenir des images, le cycle recommence, par une nouvelle anticipation de la rencontre de l'objet, qui peut être sa production » (3).

Tels que nous invite à les comprendre Simondon, les écrans intérieurs sont donc à la fois des lieux de projection de certaines formes attendues (phase 1 : image *a priori*), des espaces de perception de caractéristiques factuelles inattendues (phase 2 : image *a praesentia*), des sites de stockage de formes et de textures enregistrées (phase 3 : image *a posteriori*) et ce que Joseph Tonda appelait « des hétérotopies/dystopies mentales de production des significations hétérodoxes des images réfléchies, suivant en cela la logique de toute situation postcoloniale où l'imagination travaille à créer du nouveau, où elle bricole des significations inédites à partir des éléments » (phase 4 : invention).

Les quatre mécanismes propres à ces écrans intérieurs me semblent importants à mettre en lumière pour comprendre aussi bien les machinations complotistes que les transactions constitutives du *Stack* décrites par Wendy Hui Kyong Chun, Benjamin Bratton, Ingrid Hoelzl et Shoshana Zuboff. Je vais essayer pour conclure d'en tirer sept hypothèses pour nous réorienter dans les développements récents d'une sphère publique qui semble affoler aussi bien les experts qui l'étudient de haut que les acteurs qui s'y affrontent sur le terrain des luttes sociales.

### **Sept hypothèses sur nos machineries conspirationnistes**

1. *La motricité prime sur la sensorialité.* Nos machines corporelles ont des besoins vitaux (se nourrir, se loger, pouvoir payer ses factures) qui comptent autant dans la signification des images que le contenu objectif de celles-ci. Nos attentes pré-conditionnent

---

<sup>8</sup> Gilbert Simondon, *Imagination et invention* (1966), Chatou, Éditions de la transparence, 2008, p. 19-20.

nos attentions. Comme le veut le dicton : pour qui a un marteau en main, tout ressemble à un clou. Nous restons éblouis face aux images, dans la position du nouveau-né qui cherche un tétou nourricier avant même d'en avoir vu un. Autrement dit : nous sommes toutes et tous des suceur·es d'images (*suckers*).

2. *La socialité prime sur la factualité.* Nos machines mentales ont besoin de croire, et on croit toujours avec d'autres (qui forment communauté). Et croire durablement avec autrui est parfois plus important que se conformer à l'évidence ponctuelle des faits.

3. *La complexité corrode l'unanimité.* Nos organisations sociales de plus en plus différenciées multiplient les perspectives partielles à partir desquelles chacun·e de nous envisage la complexité croissante de nos causalités enchevêtrées. La multiplication des sources d'images, due à la diffusion des smartphones servant à documenter des réalités de plus en plus fragmentées, contribue à cette multiplication des perspectives. Il devient donc de plus en plus difficile de se mettre d'accord sur la signification des images de plus en plus diverses que nos réseaux numériques font circuler entre nous.

4. *L'antagonisme consolide les communautés.* Nous croyons d'autant plus fortement avec nos semblables que nous nous liguons pour croire-contre ce que nous identifions comme des ennemis. Les hypothèses complotistes aident à souder les communautés en attribuant la frustration de certains besoins à des intentionnalités malveillantes.

5. *L'intelligibilité prime sur la complexité.* Les hypothèses complotistes remplissent le rôle attribué par Simondon à l'invention : c'est le « bricolage des significations » évoqué par Joseph Tonda ou le « millénarisme d'improvisation » auquel Michael Barkun donne un rôle central dans le complotisme contemporain<sup>9</sup>. Ce travail de l'imagination permet de rendre consistants des faits apparemment hétérogènes ou contradictoires entre eux, en les élevant à une dimension d'intelligibilité supérieure localisée dans un complot intentionnel. Comme l'avait bien vu Fredric Jameson, la vision complotiste incarne un effort – à la fois méritoire, nécessaire et périlleux – d'élever son regard pour tenter de se situer au sein d'une totalité<sup>10</sup>. Même lorsque cette vision nous leurre, elle contribue pourtant à nous orienter dans des positionnements stratégiques, structurés par un antagonisme envers un unique ennemi extérieur, et elles opèrent à ce titre comme des catalyseurs de mobilisations politiques (parfois fourvoyées, mais néanmoins puissantes).

6. *L'extractivisme oblitère le perspectivisme.* Dès lors que nos appareils de communication sont articulés en un *Stack* de réseaux numériques dont la structuration économique est régie par la marchandisation de l'attention et du surplus comportemental, et dès lors que les affects de détestation antagoniste rapportent davantage que l'exposition aux perspectives divergentes, l'extractivisme attentionnel exacerbe la polarisation autour d'attracteurs complotistes. La multiplication des appareils de diffusion-réception d'images (smartphones) tend bien à multiplier les perspectives contradictoires documentant nos réalités complexes sous leurs diverses faces. Ce faisant, cette multiplication met en circulation des images (sons, discours, récits) qui attestent des hypothèses très diverses sur nos causalités enchevêtrées. Mais la logique commerciale centripète régissant les dispositifs de communication tend à aligner l'interprétation de ces *data* pluralistes sur des schèmes explicatifs fortement polarisés par des positionnements antagonistes, qui neutralisent le pluralisme des perspectives.

7. *Les vertiges du ludisme viral priment sur les calculs d'intérêts et sur les rationalités politiques.* Les appareils et les réseaux d'interaction par lesquels passent nos communications

---

<sup>9</sup> Michael Barkun, *A Culture of Conspiracy: Apocalyptic Visions in Contemporary America*, Berkeley, University of California Press, 2003, p. 18-29. Voir aussi Julien Cueille, *Le symptôme complotiste*, Toulouse, Érès, 2020 pour une excellente analyse de ces phénomènes.

<sup>10</sup> Fredric Jameson, *La totalité comme complot. Conspiration et paranoïa dans l'imaginaire contemporain* [1982], Paris, Les prairies ordinaires, 2007.

numériques titillent irrésistiblement les instincts de jeu de l'*homo ludens* qui sommeille en chacun·e de nous. L'interactivité proposée par les diverses plateformes stimule les quatre dimensions du jeu mises en lumière par Roger Caillois<sup>11</sup> : on y joue fréquemment des rôles sous des identités d'emprunt (*mimicry*) ; on s'y expose au hasard de sérendipités plus ou moins heureuses (*alea*) ; on y ferraille abondamment à coup d'évaluations critiques et de dénonciations vengeresses (*agôn*) ; et enfin, quand un post ou un tweet devient viral et que les *like* ou retweet s'envolent en courbe exponentielle, l'emballement suscite un vertige de saut à l'élastique (*ilinx*). Les plus sinistres harcèlements en ligne comme les plus invraisemblables théories complotistes participent sans doute d'un frisson ludique, dont les dénonciations rationalistes négligent la force d'attraction. De ce point de vue, le modèle le plus éclairant pour comprendre nos machines à communiquer est sans doute à trouver dans la brillante et inquiétante analyse développée par Natasha Dow Schüll à propos des machines à sous de Las Vegas<sup>12</sup>.

### **Vers un conspirationnisme généralisé (mais autocritique)**

Résumons le parcours proposé par les pages précédentes. La fortune du même viral dénonçant sur Instagram les machinations tentaculaires de Bill Gates (*figure 1*) dépend de toute une série de machines, de machineries et de machinations dont il faut reconnaître les interactions aussi bien du côté de sa réception que de sa production et de sa diffusion. Par-delà les appareils de capture et de génération d'images, le transport de ce même résultat de transactions au sein d'un *Stack* dont les couches de souverainetés rivales donnent lieu tout à la fois à des machinations calculatrices (les stratégies d'Instagram, Google ou Facebook pour capturer nos surplus comportementaux), à des bifurcations imprévisibles (la réappropriation du Q gauchiste de Luther Blissett par les trumpistes de QAnon) et à des enchevêtrements difficilement contrôlables (les convergences entre gauche radicale et extrême-droite sur les complots de l'État profond)<sup>13</sup>. Le même de Bill Gates illustre à merveille le tourniquet de lucidité et d'éblouissements constitutif des perceptions complotistes inhérentes à nos complexes algorithmico-médiatico-industriels.

Analyser les mécanismes de circulation des images sur nos écrans exige toutefois aussi de mieux comprendre le fonctionnement des « écrans intérieurs » qui leur donnent sens au sein de nos expériences vécues. Les sept déclinaisons de l'intuition formulée par Gilbert Simondon, selon laquelle la motricité précède la sensorialité dans nos perceptions des images, nous invitent à envisager la communication et la vie sociale sous l'hypothèse d'un *conspirationnisme généralisé* : de même que nos corps individuels ont besoin de respirer l'air qui nous entoure pour alimenter notre sang en oxygène, de même nos corps sociaux ont-ils besoin de conspirer les images, sons, discours, récits, data qui circulent entre nous pour s'orienter dans l'existence. Respirer ensemble (*con-spirare*) un air informationnel partagé, selon des scansions temporelles communes (le carnaval annuel, la messe dominicale, le journal télévisé de 20 heures, la consultation périodique d'une page Facebook), est inhérent à toute formation sociale.

Ce conspirationnisme généralisé appelle à se méfier à la fois des dangers réels de certains éblouissements complotistes et des auto-aveuglements du « suprématisme de la raison » actuellement prôné par certains experts de la vérité. Tout un discours d'analyse et de

---

<sup>11</sup> Voir Johan Huizinga, *Homo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu* [1951], Paris, Gallimard, 1988 et Roger Caillois, *Les jeux et les hommes*, Paris, Gallimard, 1958.

<sup>12</sup> Natasha Dow Schüll, *Addiction by Design. Machine Gambling in Las Vegas*, Princeton University Press, 2014.

<sup>13</sup> Voir respectivement Zuboff, *op. cit.* ; Wu Ming 1, *La Q di Qomplotto*, Roma, Edizioni Alegre, 2021 ; Marc Tuters, *art. cit.*

dénonciation analyse le complotisme de haut, comme si les experts en question provenaient d'un lieu de rationalité supérieure immune à nos conspirations communes – ce qui leur permet de diviser la population en une élite clairvoyante distinguée d'une masse de pigeons obscurantistes (*suckers*) auxquels il faudrait donner des leçons d'« esprit critique ».

Une telle approche ignore un demi-siècle de recherches en humanités (études littéraires, philosophie, anthropologie) montrant par quels mécanismes collectifs les images (*eida*) n'agissent jamais directement sur nous, mais nous affectent à travers des systèmes d'idées – des *idéologies* – d'où elles tiennent les valeurs qu'on y reconnaît. En reproduisant symétriquement la séparation étanche entre bernés et démystificateurs (division constitutive des théories de la conspiration), un tel suprématisme nourrit la bête qu'il prétend combattre.

De l'autre côté de ces luttes, la publication récente du *Manifeste conspirationniste* déploie une vision particulièrement profonde et suggestive de ce conspirationnisme généralisé vu de l'intérieur, avec toutefois le défaut majeur d'être aussi unilatéral que l'anti-conspirationnisme qu'il dénonce à juste titre – alors que c'est du côté d'un perspectivisme pluraliste qu'il vaudrait mieux chercher de quoi diminuer nos aveuglements à la fois partagés et conflictuels.

Le conspirationnisme généralisé promu ici invite au contraire à reconnaître, avec Simondon, que nous sommes toutes et tous des *suckers* (experts et critiques radicaux compris), et que les avancées doivent commencer par l'autocritique perspectiviste de nos propres éblouissements conspirateurs. Il ne s'agit donc pas d'opposer la vérité aux conspirations, mais d'élaborer des conspirations moins éblouissantes. La circulation des images qui forgent nos vies et nos environnements (autant qu'elles les reflètent) nous appelle à mieux comprendre nos machines, à mieux mettre en perspective leurs machineries, et à conspirer nos machinations avec plus de discernement.